

Un parfum d'encre et de liberté

DU MÊME AUTEUR

Un goût de cannelle et d'espoir, Les Escales, 2014.

La Bonne Étoile d'Elsie, France Loisirs, 2013.

Sarah McCoy

Un parfum d'encre et de liberté

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anath Riveline*



Titre original
The Mapmaker's Children

Première publication en langue originale
par Crown Publishers en 2015.

© Sarah McCoy, 2015.

Tous droits réservés.

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

Les personnages, les lieux et les situations de ce récit
étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes
ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.

© Éditions Michel Lafon, 2016, pour la traduction française
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

*À Daddio, Curtis McCoy,
le plus bel exemple de courage, de foi et de père aimant.*

Prologue

NEW CHARLESTON, VIRGINIE-OCCIDENTALE
FÉVRIER 2010

LA VIEILLE MAISON SUR APPLE HILL LANE TREMBLAIT SOUS LE POIDS DE la neige. Les poutres gémissaient, fatiguées par les années, murmurant leurs douleurs secrètes aux colombes venues se réfugier sous le toit. Blottis plumes contre plumes, les oiseaux hochaient rapidement la tête comme pour dire « Oui, oui, on sait, oui, oui, on comprend ». Pendant ce temps, tout en bas, au fond de la cave, le gel aiguissait le métal qu'on entendait tinter à l'intérieur de la tête en porcelaine de la poupée, rendant ses bords plus tranchants qu'un couteau. Dans ce froid insoutenable, le crâne s'entêtait à résister, encore une minute, encore une heure.

La porte d'entrée s'ouvrit toute grande, et une rafale glaciale chargée de neige s'engouffra au cœur de la demeure.

– Les journaux et les présentateurs météo parlent d'apocalypse blanche ! lança un homme âgé aux cheveux couleur d'albâtre, pourtant moins âgé que la bâtisse elle-même.

Il était suivi d'une femme emmitouflée dans une épaisse écharpe et portant des gants tricotés main.

– Une autre tempête s’annonce, ajouta-t-il. Tout droit venue du Canada, apparemment. Il fallait vraiment qu’on s’en occupe aujourd’hui ?

– On a assez attendu, papa, répondit un homme plus jeune, qui entra après lui.

– Je sais que tu es impatient de te débarrasser de cet endroit, mais on ne gagne rien à se précipiter, le sermonna le père. Surtout quand le blizzard se déchaîne dehors.

– J’ai déjà convoqué les ouvriers. Ceux qui ont construit le Milton’s Market. Ils viennent la semaine prochaine. Je veux que la maison soit prête pour le printemps, quand les gens commencent à prospecter... Ils cherchent un nouveau départ, ils veulent emménager en été. On doit miser là-dessus. Si on attend, on l’aura encore sur les bras l’hiver prochain et... les gens vont finir par se demander ce qui cloche ici.

– Quelle idée ! C’est une vieille bâtisse magnifique ! protesta la femme en posant sa main nue sur la rampe de l’escalier.

Sa voix et son contact réchauffèrent les os de la maison, qui frémit sous sa caresse. La femme sourit en baissant les yeux vers le bois sous sa peau.

– L’histoire vaut de l’or... et la patience paye.

Le plus jeune des deux hommes trépigna sur le plancher, qui gémit sous son poids.

– Avec tout le respect que je vous dois, mademoiselle Silverdash, je ne vois pas vraiment ce que vous faites ici. Il s’agit d’une affaire privée, entre mon père et moi, et ceux qui auront les fonds nécessaires pour acheter cette maison.

– Je comprends parfaitement, Mack.

Elle retira sa main de la rampe, et la maison en grelotta de déception.

– Morris a fait appel à moi parce que nous avons fait en sorte que pratiquement toutes les résidences de la rue soient classées monument historique. Cela augmente considérablement la valeur immobilière des maisons, de ce quartier... et de toute la ville, à vrai dire. Monsieur Potts, qu’il repose en paix, refusait catégoriquement

qu'on mette les pieds chez lui, alors j'ai respecté sa volonté. Cependant, maintenant que l'occasion se présente... Mais je comprends, vous avez tout à fait raison, je n'ai rien à faire ici.

L'homme se passa une main dans les cheveux, dont les mèches argentées rappelaient celles de son père.

– Eh bien, mademoiselle Silverdash, c'est juste...

Il poussa un profond soupir, et l'air entre eux sembla se figer.

– Maintenant, écoute-moi bien ! s'écria le père en faisant un pas en avant. Je ne tolérerai pas une telle impolitesse ! Mademoiselle Silverdash est titulaire d'un master d'histoire, elle est bien plus calée dans ce domaine que toi... ou que moi.

– Pardon ? Qu'est-ce que tu insinues ? s'indigna le fils. Je n'ai pas fini mes études, alors je suis un abruti ?

– Je n'ai jamais dit ça, Mack. Je cherche simplement des conseils, l'avis d'une experte... Attendons quelques semaines et demandons à Niles de faire une estimation. Les ouvriers ne pourront de toute façon pas commencer les travaux avant que la neige ait fondu. Inutile d'être allé à l'université pour comprendre ça. Il suffit d'un peu de bon sens. C'est ridicule d'avoir programmé la rénovation maintenant.

Mais Mack n'écoutait plus, l'esprit tourné vers une pensée lointaine, un souvenir ancien.

– Toute ma vie, tu as fait ça. Tu as toujours pris son parti à elle.

Le vieil homme jeta un coup d'œil à Mlle Silverdash, avant de lever les yeux au ciel et de secouer la tête.

– Et toi tu prends toujours des décisions hâtives, et après tu refuses d'en assumer la responsabilité et tu espères que les autres répareront tes bêtises.

– Pas comme toi, n'est-ce pas ? siffla Mack. Monsieur Noble, monsieur Chevaleresque, monsieur Je-me-marie-avec-la-femme-que-je-saute-un-vendredi-soir-et-j'élève-mon-bon-à-rien-de-fils ! C'est ça que tu as en tête, avoue !

L'atmosphère autour d'eux se craquela.

– Je suis désolée, murmura Mlle Silverdash. Je ne suis pas à ma place ici, je vous laisse régler cela entre vous.

La porte était bloquée, elle dut tirer de toutes ses forces pour l'ouvrir. Le vent se glissa sous son bonnet de laine et gronda tout bas : « Noooooon, ne pars pas. »

– Espèce d'imbécile ingrat ! Tu n'es qu'un égoïste, un...

– Dis-le ! Un bâtard... Et ton plus grand regret.

Son père le dévisagea. La maison percevait les palpitations de son cœur, tels les sabots des chevaux qui autrefois galopèrent jusqu'à son seuil. Les colombes dans le grenier enfouirent leurs têtes sous leurs ailes. Le crâne de la poupée renonça à lutter, et la fissure sur son front s'élargit pour dessiner un éclair lugubre.

– Tu es mon fils ! gronda le vieil homme en brandissant un doigt menaçant. On ne connaît rien de l'amour avant d'avoir eu des enfants.

Mack se figea.

– Quand tu seras disposé à me présenter des excuses, tu sauras où me trouver, conclut le père. En attendant, je ne te donnerai pas un sou. Si tu es décidé à rénover cette bâtisse sans mon avis, alors tu devras te passer de mon investissement.

Furieux, il sortit, abandonnant son fils dans les courants d'air. Les lèvres de Mack tremblaient sous le coup d'un remords non exprimé. Seuls les murs en étaient témoins, incapables de raconter son histoire à sa place.

Dehors, le ciel s'était assombri. La chape nuageuse se déchira, déversant un nouveau déluge de neige.

Sarah

NORTH ELBA, NEW YORK

AVRIL 1859

CET HIVER-LÀ N'AVAIT PAS ÉTÉ AUSSI FROID QUE LE PRÉCÉDENT. POURTANT, contrairement aux autres années, le puits avait gelé. Juste avant Noël, la corde du seau s'était cassée net telle une brindille. John Brown, le père de Sarah, avait promis de la repêcher à son retour, au printemps, mais la glace tenait toujours. Sarah et sa grande sœur Annie s'étaient donc vu confier la tâche de faire fondre la neige dans le tonneau en bois de la cuisine, une corvée indispensable à leur survie. Il arrivait souvent à Sarah de noyer son regard dans le broc et de psalmodier « Sarah Brown, Sarah Brown, Sarah Brown ». Les syllabes résonnaient jusqu'à devenir les paroles d'une chanson inconnue, comme celles qui tournoyaient autour d'elle à cet instant.

– L'eau... c'est dans l'eau... affirma le docteur Nash. Il faut brûler la louche.

Avec ses pouces, le docteur tira sur les pommettes de Sarah pour lui ouvrir grand les yeux. Trop vif : la lumière dans la pièce, ses parents au pied du lit, Annie à sa droite ; le visage du docteur

Nash rasé de frais, sa peau plus lisse que celle d'une pomme. La mâchoire de son père, elle, semblait sculptée dans du marbre, une impression renforcée par ses favoris blancs.

– Une longue vie vous attend, jeune fille. Allons, vivez-la !

Le docteur Nash la libéra et elle laissa sa tête rouler vers Annie. Son odeur toute proche, l'héliotrope du jardin et la cire des bougies sur sa peau, une touche de babeurre dans son haleine. Sarah prit une profonde inspiration

– V...v...va-t-elle s...survivre ? demanda sa mère avec difficulté.

Elle n'avait pas toujours eu ce bégaiement. Watson, Salomon et Oliver racontaient que son élocution était parfaite jusqu'au jour où Annie avait accidentellement renversé une casserole d'eau bouillante sur leur sœur cadette, Kitty. Le bébé était mort au petit matin. Trop jeune au moment du drame, Sarah ne se souvenait ni d'elle ni de l'aisance verbale de sa mère.

– Oui, mais...

Le docteur Nash tourna le dos à la malade et baissa la voix.

– ... elle restera diminuée. La dysenterie a été très aiguë. Votre fille ne pourra pas porter d'enfant.

Les mots la fouettèrent comme une cravache, déchirant l'air. Si seulement elle avait été endormie, ils auraient glissé sur elle sans rien bouleverser.

– Elle sera stérile ? lâcha Mary, choquée.

« Diminuée... aiguë... pas d'enfant... » Sarah se répétait ces mots, comme pour émousser le tranchant de leur sens.

Sa mère sanglotait.

– Qui voudra l'aimer, désormais ?

Un frisson glacé effleura la joue de Sarah. Annie s'était levée pour consoler leur mère.

– Je vais nous préparer du thé à la menthe, maman.

Cette idée lui donna la nausée. Sarah ne pouvait supporter autant de douceur dans un moment aussi cruel. Une cuillerée de sirop d'érable dans une tasse de vinaigre.

Qui voudra l'aimer ? Sarah Brown, Sarah Brown, Sarah Brown, qui voudra t'aimer ?

Elle enfonça sa tête dans l'oreiller, où ses larmes se perdirent avant d'être découvertes.

Quelques heures plus tard, elle se réveilla, un chardon dans la bouche. Elle avait soif, sa langue la piquait. Pour une fois, ni thé ni soupe, et aucun membre de la famille occupé à en servir autour d'elle. La tempête qui avait grondé dans son estomac pendant des semaines s'était calmée. Elle descendit de son lit. Ses jambes portaient son poids avec peine, mais elle rassembla ses forces et tituba vers la cuisine.

Un rai de lumière filtrait sous la porte de l'arrière-cuisine. Des voix murmuraient. Pas le gazouillis d'Annie, de la petite Ellen ou de leur mère, mais le roulement sourd qui précède le tonnerre. Des voix d'hommes recouvertes du voile du secret. Rien de très étonnant chez les Brown, mais Sarah ne s'était jamais approchée d'assez près pour les entendre distinctement.

– Regardez avec attention, mademoiselle Rolla, insistait l'un d'eux.

– Vous y êtes presque, affirma le père de Sarah. Vous voyez cette ligne, là, c'est le Canada. La Terre promise, la liberté ! Un passeur vous attend à la frontière. Tout ce qu'il vous reste à faire, c'est arriver au bateau. Notre conducteur ne peut vous amener plus loin que la route de Plattsburgh. Vous devrez ensuite suivre ce plan. Cependant, nous ne pouvons vous le donner : si jamais vous étiez capturées, les propriétaires d'esclaves découvrirait l'emplacement de nos avant-postes. S'il vous plaît, ma chère, il vous faut user de toutes vos capacités de mémorisation.

– Il m'faut quoi ? demanda Rolla.

– Garder la carte en tête, expliqua le père de Sarah. Pour que, de jour comme de nuit, vous sachiez sur quelle route vous êtes.

– J'essaye, m'sieur Hill, mais les lignes, les nombres, les mots, les cartes... tout ça, ça se ressemble. Vous avez pas quelque chose avec des images ? J'me débrouille mieux avec les images.

Sarah perçut le lourd soupir de déception de son père, qui lui semblait toujours s'accrocher à sa barbe broussailleuse.

– Mama, mama, roucoula un enfant.

– Chut Daisy, attends un peu !

Une vive douleur enflamma les genoux de Sarah quand elle se baissa pour regarder par la fente de la porte de la cuisine, là où un jour son frère Watson avait donné un coup de pied rageur.

Deux femmes noires et une fillette en tenues d’esclave. Des fugitives. L’une d’elles se trouvait devant la table, entre le père de Sarah et deux hommes qu’elle ne reconnut pas. Sarah savait que son père s’investissait corps et âme dans l’abolitionnisme. Ses frères avaient combattu dans le Kansas et étaient morts pour la cause, mais les filles Brown n’avaient jamais été mises dans la confiance de leurs projets et de leurs actions. John considérait que cela représentait un trop grand danger pour elles. Les femmes devaient assurer le soutien à l’arrière : s’occuper du foyer et élever des enfants forts au service de Dieu. C’était son interprétation des Écritures.

– Peut-être que si je mets la bougie bien devant mes yeux, le chemin s’imprimera dans mon esprit, hasarda Rolla.

Sarah avait quitté son lit de mort, transformée. Une nouvelle personne. Fatiguée d’être laissée pour compte, fatiguée d’attendre que son destin décide si elle devait vivre ou mourir, fatiguée de son impuissance. Diminuée, incapable de fonder une famille comme ses sœurs ou sa mère, que lui restait-il à craindre ? Une seule gorgée d’eau croupie, et tout pouvait s’arrêter. Elle n’avait pas l’intention de se croiser les bras jusqu’à ce que ce moment arrive. Elle voulait vivre pleinement, trouver un nouveau but à son existence.

Elle poussa la porte de la cuisine et, sans se soucier de l’expression stupéfaite de son père, s’avança vers la table, déterminée.

– Je peux vous faire un dessin, proposa-t-elle en s’emparant de la carte et du fusain.

Elle s’était rendue à Plattsburgh à plusieurs reprises. Tandis que son père vaquait à ses affaires clandestines, Mary, sa mère, emmenait Sarah et ses frères et sœurs faire des courses en ville, et ensuite ils pique-niquaient sur les rives du lac Champlain. Sarah se rappelait le paysage par cœur et elle s’empressa de le

reproduire. Sa main se déplaçait habilement, traçant de grandes lignes gracieuses ou imprimant de petits traits précis. Petit à petit, le lieu apparut sur la feuille blanche tel un mirage. Elle ne s'était jamais imaginée artiste avant cela. Elle n'avait jamais eu l'occasion ou l'envie d'essayer. À présent, le dessin lui venait aussi aisément qu'un sourire et lui procurait deux fois plus de plaisir.

Les hommes l'observèrent. Même son père resta étonnamment muet.

– La rivière a la forme d'une oreille, affirma Sarah.

– Je vois ça, acquiesça Rolla.

– Elle fait une boucle depuis la forêt jusqu'à l'embarcadère.

Sa main s'inclina délicatement.

– Il vous faudra la suivre. Quand vous verrez un chêne avec trois yeux de perdrix et des racines qui s'enfoncent dans la rivière – elle dessina l'arbre –, vous saurez que le port est à vingt pas du bord de la ville. Vous ne verrez pas le lac Champlain tout de suite, mais ne vous arrêtez pas, il est bien là.

Elle ajouta des ondulations pour achever son illustration, puis poussa la feuille vers la bougie.

Monsieur Hill, l'homme qui avait encouragé Rolla à regarder attentivement le plan, se concentra à son tour.

– Quelle fidélité ! C'est remarquable.

Il se tourna vers Sarah, radieux.

– Joli travail, Mademoiselle...

– Sarah.

– Ma plus jeune fille après la petite Ellen, précisa John.

Monsieur Hill eut une moue admirative.

– Une artiste aussi talentueuse apporterait beaucoup à notre cause. Beaucoup de fugitives pourraient bénéficier de tels dessins, et les observateurs extérieurs n'y verraient qu'un joli croquis. Qu'en pensez-vous, mademoiselle Rolla ?

– Sans aucun doute !

Elle se tapa le front et ferma les yeux.

– Je vois l'endroit comme si j'y étais.

– Sarah, tu devrais être au lit, la somma John en se raclant la gorge. Tu n’es pas encore complètement rétablie.

– J’avais soif, père.

– Il reste du thé chaud. Sers-toi, et fais vite. Ensuite je t’aiderai à te remettre au lit.

La joie qu’elle sentit pétiller dans la voix de son père la réchauffa plus qu’aucune boisson n’aurait pu le faire.

John et M. Hill se tournèrent vers le troisième homme qui, à ce qu’avait compris Sarah, devait être le conducteur. Elle se servit une tasse, tandis que les esclaves noires se préparaient à partir.

– Allons-y, Daisy, lança la plus jeune des deux femmes à la petite fille assise sur ses genoux.

Daisy serrait dans ses bras une de leurs vieilles poupées de chiffon. Annie venait de finir de la rembourrer avec de la lavande. Cela aidait la petite Ellen à s’endormir.

– Elle est pas à toi ! gronda la femme en se débattant avec la fillette pour lui arracher le jouet des mains.

Sarah vit que la petite était au bord des larmes et éclaterait en sanglots dès que la poupée lui serait retirée. Ses pleurs réveilleraient sa mère et ses sœurs, sensibles à la détresse des tout-petits.

– Elle peut la garder, affirma Sarah.

La jeune femme baissa les yeux.

– Non, mam’zelle. On peut pas prendre ce qui est à votre famille.

– Cette poupée est à moi. Je tiens à la lui offrir.

C’était un demi-mensonge. Elle avait appartenu à Sarah quand elle avait l’âge d’Ellen, et comme le reste des jouets, vêtements, jeux et livres, elle avait été transmise à la cadette. Autant d’objets qu’ils avaient tous adorés plus jeunes, mais qu’ils avaient oubliés en grandissant.

Ellen avait d’autres poupées, aux visages peints et aux robes fraîchement cousues. Celle-là ne lui manquerait pas, avec ses hillons en calicot et son rembourrage d’herbe sèche.

– Cela lui tiendra compagnie pendant le voyage.

La femme cessa de lutter avec l’enfant et osa lever les yeux.

– Merci, c’est très généreux.

Soulagée de ne plus avoir à se battre, Daisy serra la poupée contre elle et suça une de ses franges, inhalant le parfum de miel. Le sommeil la gagnait peu à peu.

Sarah caressa la joue douce de la petite.

– Ce qu’elle cache à l’intérieur est magique, murmura-t-elle à la fillette.

– La camomille a le même effet, dit la femme noire en souriant.

– J’espère qu’à cette heure demain, nous serons tous paisiblement endormis pour prendre un nouveau départ dès l’aube, déclara Sarah en levant sa tasse de thé.

– C’est tout ce qu’il faut nous souhaiter, confirma Rolla en rejoignant ses camarades de voyage. Pareil pour vous, mam’zelle Brown.

– Sarah ! appela son père depuis la porte, et elle obéit.

À l’étage, il la borda sous les couvertures glacées et posa la tasse sur son chevet. La vapeur s’en échappait en fines volutes.

– Es-tu fâché, père ?

Il ne répondit pas et son silence inquiéta Sarah.

– Comment pourrais-je être en colère, alors que tu as répondu à l’appel de Dieu ?

Sa barbe dissimulait son sourire, mais ses yeux exprimaient sa satisfaction.

– Sarah, penses-tu que tu pourrais reproduire cette prouesse ? Peindre un paysage avec une telle précision ?

Elle hocha la tête, sûre d’elle.

– Excellent. Je te ferai porter des fournitures demain, mais tu dois d’abord me faire une promesse.

Ses traits s’assombrèrent. Ce n’était plus seulement le père qui se tenait devant elle, mais l’homme engagé et fervent.

– Cela doit rester secret. Tu ne dois en parler ni à ta mère ni à tes frères et sœurs, et certainement pas en dehors de notre famille. Ces dessins... les risques encourus sont immenses. Pour toi, pour les tiens et pour tous ceux qui participent à notre mission. Comprends-tu ?

Dehors, la petite esclave pleurait, réveillée par l'air froid, mais ses cris furent rapidement étouffés dans le chariot.

Les pieds de Mary résonnèrent sur le sol dans la chambre d'à côté, suivis du bruit de ses pas qui approchaient.

– Tout le monde va bien, j'ai cru entendre des pleurs ? demanda-t-elle, son bonnet de nuit de travers et les yeux encore tout ensommeillés.

– Tout le monde va bien, ma chérie, assura John.

– Un des chiens de chasse, expliqua Sarah en cherchant l'approbation de son père. Il devait rêver d'une battue.

Cela aurait très bien pu être vrai, après tout.

Eden

NEW CHARLESTOWN, VIRGINIE-OCCIDENTALE
AOÛT 2014



UN CHIEN NE REMPLACE PAS UN ENFANT ! »

Eden agrippait la rampe de l'escalier, le visage rouge de colère.

Jack, son mari, se tenait en bas des marches. Dans ses bras bavait un chien de la taille et de la couleur d'une citrouille. Entre les poignées de son attaché-case, une rose piquait du nez, accablée par la chaleur estivale.

– Je pensais...

Elle secoua la tête. Qu'est-ce qui lui avait traversé l'esprit, au juste ? Qu'un chien ferait l'affaire ? Joli substitut ! N'importe quoi !

Le soleil d'août inondait de lumière le plancher en chêne poli par la porte moustiquaire. Elle se protégea les yeux d'une main. *Trop brillant. Aveuglant.* Elle ne s'était toujours pas habituée à ce battant exaspérant. L'architecte leur avait garanti que toutes les maisons de New Charlestown en étaient équipées. Leur ancien nid d'amour en brique rouge se trouvait certes en plein chaos urbain, mais elle avait adoré sa porte verte, laquée par des siècles

de couches de peinture successives. Quand elle la fermait, on aurait dit une rencontre parfaite entre la porte et son chambranle, comme un baiser.

– S’il te plaît, ne laisse pas ouvert ! gronda Eden, sa main toujours en visière. Je ne suis pas encore habillée !

Elle tira son T-shirt Jack’s Sting sur ses cuisses nues.

Il se tourna pour fermer la porte, mais elle l’arrêta aussitôt.

– Non, attends, rapporte-le, ordonna-t-elle en faisant un signe de tête vers le chien.

– Impossible, je l’ai acheté à un gitan sur la route 7 et c’était le dernier de la portée.

Elle sentit l’exaspération monter en elle mais résista à son envie de le corriger. Peut-être qu’on disait « gitan » en Angleterre, mais le terme était péjoratif aux États-Unis. Il habitait ici depuis assez longtemps, il aurait dû le savoir. Comment avait-il osé prendre une telle décision sans lui demander son avis ? Elle n’existait plus, aussi inutile que la chambre d’enfant sous ce toit.

Le chien leva le museau pour renifler le col amidonné de la chemise de Jack et lécher son menton à la barbe naissante. Jack ne mettait pas d’after-shave, mais il sentait tout de même le cèdre musqué et la menthe. Des parfums de jardin d’hiver qui l’avaient autrefois transportée dans la campagne anglaise.

Au cours des premières années de leur mariage, quand il se douchait le matin, la vapeur qui s’infiltrait dans la chambre à coucher était chargée d’effluves si délicieux qu’il la réveillait même d’un profond sommeil. Elle l’attirait alors dans leur lit, nu et chaud, et oubliait le temps, le travail et les contraintes. Elle se laissait submerger par tout ce que représentaient Jack Anderson et la famille qu’elle voulait fonder.

Avoir des enfants figurait sur sa liste de rêves à réaliser avant de mourir, juste après le marathon et la plongée sous-marine. Avec Jack, ils avaient participé à la course de seize kilomètres de Washington DC, la Cherry Blossom Ten Mile Run, histoire de se maintenir en forme avant leur mariage, et ils avaient plongé dans les îles Vierges pour leur lune de miel. Cela ferait l’affaire. Elle avait

rayé les deux entrées de sa liste et s'était lancée dans le projet bébé. L'entreprise s'était révélée autrement plus compliquée.

Au début, elle avait fait deux fausses couches. Des drames tranquilles. Une tache dans sa culotte, du sang dans l'eau, partis en une minute. Des cœurs pas plus gros que des dés à coudre, qui battent, puis s'arrêtent.

– Mon premier n'a pas tenu non plus, avait dit sa mère au téléphone, s'interrompant pour aspirer une grande bouffée de sa cigarette électronique. Dieu te donnera un enfant quand Il te sentira prête.

Eden avait grimacé, excédée. Sa mère avait été élevée en bonne catholique et s'était convertie au judaïsme lorsqu'elle avait épousé le père d'Eden. Ensuite, toute la famille était devenue presbytérienne. Elle avait ajouté à cette sauce ses propres principes, rigides. L'un d'eux étant qu'on ne s'immisce pas dans les miracles de la reproduction.

– Les nouvelles âmes sont gouvernées par Dieu, pas par des tubes et des éprouvettes, avait-elle décrété quand un centre de procréation médicalement assistée avait fait la une des journaux.

Sa rigueur et sa froideur émotionnelle s'étaient manifestées sans aucune équivoque le jour où le père d'Eden avait été foudroyé par une crise cardiaque pendant un dîner d'affaires à Manhattan. Il était mort la bouche pleine de cheesecake à la fraise. Eden avait vingt et un ans à l'époque et étudiait à l'université de Georgetown. Denny, son frère, en avait douze. Leur mère avait eu la gentillesse d'attendre qu'il entre au lycée pour vendre leur maison d'enfance à Larchmont, dans l'État de New York, et s'était installée dans un chalet à Santa Fe, au Nouveau-Mexique.

Eden ne l'avait pas avertie de sa deuxième grossesse, qui s'était terminée comme la première. En fait, elle n'en avait parlé à personne.

– S'il te plaît, Jack, avait-elle imploré derrière la porte fermée de la salle de bains. Je ne veux pas que tu entres.

Quand le saignement s'était arrêté, elle avait pris une douche si chaude que sa peau en était sortie rose et tachetée. Elle avait

sangloté sous le jet brûlant jusqu'à ce que la vapeur étouffe ses pleurs. Ensuite, elle avait jeté sa culotte trempée de sang dans la poubelle, par-dessus les Coton-Tige et les lames de rasoir usées. Elle n'aurait pas pu retirer la tache. Elle avait enfilé son peignoir blanc et était sortie de la salle de bains un peu avant minuit, ses cheveux noirs encore dégoulinants.

Assis par terre, la tête appuyée contre le mur, la bouche ouverte, Jack ronflait. Elle avait posé une main sur son menton pour le réveiller et il s'était relevé péniblement.

– Le bébé est parti. Je ne veux pas qu'on en parle.

Il avait hoché la tête et s'était avancé pour la prendre dans ses bras, mais elle s'était reculée, ses pieds nus laissant des empreintes humides sur le sol. La douleur était trop vive, sa compassion lui faisait le même effet que de l'alcool à brûler sur une plaie ouverte. Elle ne la supportait pas, même si cela aurait pu favoriser la cicatrisation.

– Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? demanda-t-il, impuisant, laissant retomber ses bras.

Rien, songea-t-elle. Il ne pouvait rien faire. C'était son corps à elle. Sa faute.

Après cela, son organisme avait complètement renoncé. Ils avaient passé près de deux ans à tenter de concevoir de façon naturelle, en vain. Elle avait essayé le yoga, les massages, le reiki. Pendant un moment, elle avait fait de l'exercice régulièrement. À un autre, elle s'était ménagée au point de ne plus bouger un orteil. Son homéopathe lui avait prescrit plus de viande rouge, puis plus de viande du tout, des herbes chinoises mélangées avec des insectes bouillis, de l'acupuncture, des baies de goji, des mixtures bio dans d'étranges bouteilles opaques, du thé et des vitamines. Comme aucune de toutes ces recettes ne semblait fonctionner, elle s'était tournée vers la médecine moderne : un spécialiste de la fertilité qui administrait des médicaments pour déclencher l'ovulation et des injections quotidiennes d'hormones qui lui provoquaient des crises de larmes chaque fois qu'elle oubliait de démarrer au feu vert, faisait tomber un biscuit par terre ou croisait des petites filles avec des nœuds dans les cheveux. L'obstétricien lui avait

recommandé de réduire les sources de stress, et son guérisseur holistique l'avait mise en garde contre les effets néfastes de la ville sur l'inconscient.

Ils avaient donc emménagé à New Charlestown, et elle avait tout sacrifié : son poste à l'agence de communication, son goût pour le footing, les fêtes avec les amis, son habitude de réfléchir posément, sa capacité à profiter de l'instant présent sans craindre de ne pas avoir ce qu'elle désirait le plus mais ne pouvait obtenir par la seule force de sa détermination.

Les cinq tentatives de procréation *in vitro* et leur déménagement les avaient mis sur la paille. Même avec la promotion de Jack comme vice-président de la branche marketing d'Aqua Systems, ils avaient dû s'accorder une année de plus. Une pause pour renflouer les caisses. Eden était vidée sur bien d'autres plans : son cœur aussi était à sec.

Elle s'était *sentie* enceinte après le dernier transfert d'embryon. Sa poitrine était sensible, son appétit plus important et ses chevilles douloureuses. Les mêmes symptômes que pour ses deux précédentes grossesses. Quand le médecin avait placé la sonde sur son ventre, elle souriait, cherchant sur l'écran noir et blanc le haricot qu'elle était sûre d'y trouver. Mais au lieu de cela, elle ne vit qu'une caverne sombre. Déserte.

Elle avait trente-six ans, Jack trente-neuf. Attendre encore une année semblait plus définitif que la peine de mort. Ils étaient malheureux depuis un sacré moment déjà, alors à quoi bon ? se demandait-elle. Pas de joli petit minois dans lequel se reconnaître l'un et l'autre. *Toi et moi en une seule personne*. Désormais, il ne restait plus que Jack et Eden, et des années de déception muette entre eux.

Un grésillement retentit depuis une fente du plancher.

– Tu as laissé entrer un criquet, s'indigna Eden dans un soupir, la migraine battant à ses tempes au rythme du chant de l'insecte.

Dans les bras de Jack le chien remua ses oreilles duveteuses et leva sa truffe vers le bruit, renflant le petit intrus. Ses yeux noirs à

peine visibles sous les boucles denses de sa fourrure se posèrent sur Eden. Il pencha la tête et tira la langue, dans une sorte de sourire canin.

La frustration dans la poitrine d'Eden l'oppressa soudain. Elle éprouva le besoin impérieux de tenir dans ses bras cette petite boule de poils et de sentir les battements de son cœur contre le sien. Cette pensée lui fit l'effet d'un coup de poignard. Alors elle croisa les bras fermement, ses poings s'enfonçant dans ses côtes.

– On ne connaît absolument rien à l'éducation d'un...

Le mot se coinça dans sa gorge. Elle déglutit :

– ... chien.

Jack passa une main dans l'épais pelage de l'animal, qui lui lécha goulûment la paume.

– Il a peut-être des maladies, lâcha-t-elle, autant pour Jack que pour elle-même. La rage ou des vers, ou pire encore. On n'a jamais eu d'animal. Pourquoi maintenant ?

Elle inclina la taille et sentit la morsure de l'injection, encore cuisante sur la peau de sa hanche après tant de semaines.

– Et qu'est-ce que tu essayes de me dire en rapportant ça ici, Jack ?

La tension lui incendiait la colonne vertébrale. Elle avait le visage en feu. Les hormones synthétiques qui empoisonnaient encore son corps agissaient comme du kérosène sur son tempérament naturel.

– Alors ? Quoi exactement ? fulmina-t-elle.

Le grésillement s'amplifia.

– Calme-toi, Eden.

– Ne me dis pas de me calmer ! Je ne suis pas une enfant... Je suis ta femme, et j'en ai ma claqué que tout le monde me dise ce que je dois faire sans écouter ce que j'ai à dire !

Sa voix partit dans les aigus et elle ne fit rien pour la rattraper.

Le chien fourra sa truffe dans la manche de Jack.

– Tu lui fais peur.

À vrai dire, la rage d'Eden grandissait depuis son rendez-vous avec le médecin, deux semaines plus tôt. Elle s'était retenue de

tout casser dans son cabinet. De lancer les seringues comme des fléchettes, de détruire l'appareil d'échographie, d'arracher le papier pour le réduire en miettes. De hurler sur Jack, sur le docteur Baldwin, sur le sort, et sur Dieu qui se montrait si cruel.

La respiration coupée, elle s'était contentée de hocher la tête, tandis que les deux hommes échangeaient des mots de regret et tout ce qui s'ensuit : « Mère porteuse... adoption... cryopréservation... ou peut-être juste une vraie pause... » Eden n'avait pas ouvert la bouche. Elle était restée allongée, les yeux rivés sur les néons de la salle d'examen, ses poumons menaçant d'implorer. Comme si on la maintenait sous l'eau et qu'elle se débattait pour remonter à la surface.

À présent, le barrage avait cédé et elle hurlait aussi fort qu'elle le pouvait.

– Je lui fais *peur* ? Mais ce n'est qu'un chien, Jack ! Un chien ! Il ne sait pas ce que c'est d'avoir peur ! Ça, là... ça n'a *rien* d'effrayant ! cria-t-elle en frappant la rampe avec sa main.

Elle dut se mordre l'intérieur de la joue pour ne pas fondre en larmes. Un goût de cuivre emplit sa bouche.

Le grésillement du criquet cessa, mais le chien se mit à geindre et à agiter ses pattes dans tous les sens. Jack le posa à terre et il fila dans la cuisine, renversant sur son passage l'attaché-case qui écrasa la rose.

Jack respira profondément. Il plissa les yeux dans la direction de sa femme, avant de baisser la tête pour foudroyer le plancher du regard.

Cette explosion – cette purge – de cinq secondes lui avait fait un bien fou, mais à présent Eden la regrettait.

– Je suis désolée, murmura-t-elle.

Cela ne lui ressemblait pas. Elle se comportait en adolescente, plus encore que pendant son adolescence : des éclats incontrôlés, des coups. Irrationnelle, hystérique... Les choses devaient être faites à sa façon, sinon rien. Elle détestait cela. Elle se détestait, et pourtant elle n'arrivait pas à empêcher son cœur de s'emballer. La douleur et les remords la rongeaient, son mariage ne résistait

pas aux tempêtes et n'aurait peut-être jamais dû exister. Cela la rendait affreuse, dure et méchante.

Elle venait de terroriser un pauvre chiot orphelin. Quel genre de monstre était-elle devenue ?

– Denny m'a envoyé un SMS pendant que je discutais avec les compagnies aériennes, dit Jack. Est-ce qu'il t'a appelée ?

Eden avait coupé tous les téléphones, pour ne pas être réveillée pendant sa sieste. De toute façon, elle ne voulait rien acheter. Elle n'était pas encore descendue voir si le clignotant du répondeur était allumé.

Jack appuya sur « Play », et la voix du frère d'Eden retentit.

– Hello Eden, c'est Denny.

Eden finit par atteindre le rez-de-chaussée.

Son frère travaillait dans un bar-restaurant à Philadelphie. Serveur le jour, il jouait au poker pour les clients dans la soirée. Quand Eden pensait à lui, des chansons lui venaient en tête, si pleines d'émotions qu'elle en frissonnait jusqu'aux os et regrettait une enfance que pourtant personne ne lui aurait envié.

– Ton portable a basculé sur la messagerie, alors j'espérais te trouver à la maison. Je voulais... juste parler avec ma grande sœur, quoi...

Une sirène hurla derrière lui.

– La partie a duré longtemps hier au bar, j'ai pas pu sortir avant l'aube. Je rentre chez moi, là.

Il s'interrompit pour respirer, son souffle vibrant dans le micro. Eden sentit son estomac palpiter. Il s'était passé quelque chose. Son ton le trahissait, même s'il s'efforçait de le rendre léger.

– Bon... rappelle-moi.

Jack prit le combiné.

– Je vais lui dire que tu n'es pas en forme, que tu as chopé un microbe.

– Non, pas la peine. Je le rappellerai. Demain.

– Dis-lui que j'attends sa visite. Il faut qu'il voie la nouvelle maison.

– Oui, d'accord.

Comme si elle voulait que son petit frère découvre ce qu'ils étaient devenus : de la vaisselle sale sur des cartons pas encore ouverts ; l'odeur des plats indiens à emporter de Jack, et celle de la peinture fraîche ; et elle, débraillée et sale avec des poils sur les jambes, elle qui avait décidé de faire chambre à part. Au début, c'était simplement pour éviter que les ronflements de Jack ne la dérangent. Son spécialiste en fertilité lui avait dit que le sommeil était essentiel à une santé optimale. Jack n'avait pas demandé à retourner dans leur lit après l'échec de la dernière FIV, et elle lui en avait été reconnaissante.

Dans la cuisine, un bruit de griffes grattant le bois. Eden trouva le chiot caché derrière une tour de cartons dans le garde-manger. Jack avait demandé à ce que les cloisons qui séparaient la cuisine, le garde-manger et l'ancien quartier des domestiques soient abattues pour agrandir l'espace, mais l'architecte avait refusé. Il s'agissait de murs porteurs. Apparemment, si on plaisante avec la structure, tout s'écroule. Ils n'y avaient donc pas touché.

Le petit chien tremblait de tout son corps, le museau coincé dans une fissure entre le plancher et la plinthe.

Elle ne pouvait certes pas réparer le parquet, mais elle pouvait calmer l'angoisse du chiot.

- Hello, bonhomme, susurra-t-elle. Viens par ici. Il veut de l'eau ? demanda-t-elle à Jack. Ou peut-être faire ses besoins...

- Il les a faits avant qu'on entre dans la maison, affirma Jack en grattant sa barbe naissante.

Il avait l'air épuisé.

Quel jour était-on ? Le lundi, il prenait l'avion pour Austin, et de nouveau le vendredi pour la réunion avec le directeur général de la compagnie, dans les bureaux d'Aqua Systems à Washington. Était-on déjà vendredi ? Elle était certaine d'avoir entendu, la veille, les cloches de l'église presbytérienne. Bien qu'ils fussent dans cette maison depuis trois mois, elle ne parvenait pas à s'habituer à leur carillon appelant les fidèles à la messe tous les dimanches matin à l'aube. Ce tintement lui avait paru attendrissant quand elle s'était imaginée en train de nourrir leur enfant à la fenêtre. À présent,

elle le trouvait moqueur. Elle se mettait l'oreiller sur la tête et à chaque coup, elle murmurait « Tais-toi, tais-toi, tais-toi ».

– Qu'est-ce que tu fais à la maison ? demanda-t-elle d'un ton accusateur qu'elle n'avait pourtant pas eu l'intention de prendre.

Il poussa un carton et se pencha vers le chiot.

– Ne t'inquiète pas, elle aboie, mais elle mord pas, grommela-t-il.

Eden se crispa, sur la défensive, mais laissa passer. Elle n'avait plus la force de se battre.

– Qu'est-ce que t'as trouvé ?

Jack souleva le chien et un criquet de la taille d'une agrafe tomba de sa gueule.

– Incroyable ! Il a attrapé le criquet ! s'exclama Jack.

– Tue-le ! Vite !

Mais l'insecte était déjà retourné dans le trou.

– Super ! lâcha Eden, ironique.

– Mon vol pour Austin a été annulé à cause du mauvais temps. Ils m'ont mis sur celui de demain matin, à huit heures. Je voulais rentrer avec une surprise pour toi.

Il fit un signe de tête vers la rose écrabouillée sous l'attaché-case.

– Le chiot, c'était un bonus.

Il croisa son regard tranchant.

– Raté, conclut-il. Je suis sûr que quelqu'un en ville en voudra. Une gentille famille.

Le cadeau sur pattes de Jack continuait à renifler furieusement.

– Sûrement pas nous, alors, lança-t-elle, regrettant aussitôt de ne pouvoir effacer ce qu'elle venait de dire.

Ferme-la Eden, bon sang, ferme-la, se réprimanda-t-elle.

Jack posa le chien qui replongea immédiatement sur la fissure, et il les laissa là, tous les trois : Eden, le chien et le criquet.

La porte du réfrigérateur s'ouvrit. Une capsule de bière sauta et cliqueta sur le plan de travail en marbre.

– On fait quoi de lui, alors ? demanda Eden.

– Je vais y réfléchir, répondit Jack en se dirigeant vers le salon.

C'était sa façon de dire qu'il ne voulait pas en parler. Il voulait juste se poser dans le canapé et regarder du foot.

Les oreilles du chien s'étaient étalées sur le sol, son museau furetant dans tous les sens. *Peut-être qu'une araignée ou un serpent se cache là*, se dit Eden. Jack sirotait sa bière tranquillement, alors que le chien allait se faire piquer. Quelle négligence...

– Pour l'amour du ciel ! s'écria Eden en extirpant le chien de la fente.

Mais cette fois le plancher se souleva en même temps.

Dans un grincement effrayant, le parquet s'ouvrit. La fissure n'était pas l'effet de la dégradation de la maison. C'était une poignée. La moiteur de l'air trop longtemps emprisonné baigna soudain l'endroit d'une étrange fraîcheur. Plutôt que de se jeter dans la fosse, la brave bête s'assit à côté d'Eden, son museau poilu tout chaud contre son genou.

– Jack ?

La voix d'Eden était à peine plus forte que le grésillement du criquet. Les fantômes poussiéreux envahirent la pièce.

Dans l'obscurité rayonnait un orbe. Le visage d'un enfant, décapité, en forme de lune.

C'est un signe, se dit-elle. *Je vais mourir ici, dans cette ville, dans ce mariage, si je ne m'enfuis pas maintenant.*

Elle hurla et laissa retomber la trappe.